



**HAL**  
open science

## Écrits du corps enseignant

Jean-Michel Pottier

► **To cite this version:**

Jean-Michel Pottier. Écrits du corps enseignant. Marie-Madeleine Gladieu; Jean-Michel Pottier; Alain Trouvé. Le corps à l'œuvre, 8, Éditions et Presses Universitaires de Reims, pp.65-88, 2014, Approches Interdisciplinaires de la Lecture, 978-2-37496-195-8. 10.4000/books.epure.1523 . hal-04534690

**HAL Id: hal-04534690**

**<https://hal.univ-reims.fr/hal-04534690v1>**

Submitted on 5 Apr 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Marie-Madeleine Gladieu, Jean-Michel Pottier et Alain Trouvé (dir.)

## Le corps à l'œuvre

Éditions et Presses universitaires de Reims

---

# Écrits du corps enseignant

Jean-Michel Pottier

---

DOI : 10.4000/books.epure.1523  
Éditeur : Éditions et Presses universitaires de Reims  
Lieu d'édition : Reims  
Année d'édition : 2014  
Date de mise en ligne : 11 septembre 2023  
Collection : Approches interdisciplinaires de la lecture n°8  
EAN électronique : 978-2-37496-195-8



<http://books.openedition.org>

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2014

Ce document vous est offert par Université de Reims Champagne-Ardenne



### Référence électronique

POTTIER, Jean-Michel. *Écrits du corps enseignant* In : *Le corps à l'œuvre* [en ligne]. Reims : Éditions et Presses universitaires de Reims, 2014 (généré le 05 avril 2024). Disponible sur Internet : <<https://books.openedition.org/epure/1523>>. ISBN : 978-2-37496-195-8. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.epure.1523>.

---

Ce document a été généré automatiquement le 20 septembre 2023.

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont sous Licence OpenEdition Books, sauf mention contraire.

---

# Écrits du corps enseignant

Jean-Michel Pottier

---

- 1 Parler du corps enseignant, plus particulièrement des écrits du corps enseignant présente le double risque de généraliser (et de donner à croire que cela est possible) et, par là même, d'entrer dans le champ des sciences de l'éducation. Il paraît très facile, à partir de quelques exemples, de méconnaître l'extrême variété des situations, d'en déduire des vérités définitives pour l'enseignement et, donc, de se tromper. De même, entrer de plain-pied dans un domaine tel que celui des sciences de l'éducation peut amener à utiliser des textes comme des documents, des instruments, en privilégiant un aspect, une caractéristique, en les réduisant et, par voie de conséquence, à se tromper également.
- 2 Parler des écrits du corps enseignant, une fois que seront balayés les jeux de mots, c'est tenter de conférer un statut particulier aux propos des auteurs. Concernant moins une interrogation sur la condition physique du professeur dont il sera tout de même un peu question – mes propos concerneront certains écrits littéraires, intégrant d'une manière ou d'une autre la question du corps de l'enseignant. La question sera donc de savoir quel peut être le statut du corps dans certaines œuvres et si le corps peut faire œuvre.
- 3 D'un point de vue méthodologique se pose le problème du choix à opérer. Un grand nombre de textes, appartenant à des genres différents – mémoires, romans, autofictions, entretiens – ont paru depuis les années 1970 soulignant l'importance de l'école, de sa représentation en littérature. On pourrait établir une liste impressionnante de textes : de Michel Butor à Édouard Bled, de Georges Perros à Daniel Pennac ou Gisèle Bienne... J'ai pris le parti de choisir quelques exemples très contemporains d'auteurs vivants, publiant encore et qui ont eux-mêmes connu la vie enseignante. Outre la valeur de témoignage, ils confèrent à leurs propos une autre dimension que je tenterai de définir. Cependant, afin de faire jouer les contrastes, le choix a été fait de quelques exemples issus du roman naturaliste car la distance et le regard nous révèlent d'intéressantes perspectives. Voici donc présenté un double parcours, envisageant d'un côté le corps de l'enseignant à l'intérieur du récit, comme sujet du récit, de l'autre saisissant le corps de l'enseignant au bord du récit, comme source du récit.

## Le corps à l'intérieur du récit

- 4 Dans le roman naturaliste, le corps de l'enseignant apparaît de manière récurrente. Si la chose peut paraître surprenante, il n'en demeure pas moins que de nombreux écrivains de la fin du siècle saisissent chez le professeur ou l'institutrice le prétexte à une analyse sociale, mais aussi, dans l'optique zolienne, physique et nerveuse. Sans doute, les grandes lois scolaires des débuts de la III<sup>e</sup> République firent-elles naître un nouveau personnage de roman. Ainsi dans *Vérité*, le dernier roman paru du vivant de Zola<sup>1</sup>, le personnage principal, Marc Froment, appartient au corps des instituteurs de la République. On le voit, la distinction homme-femme apparaît au travers d'un cantonnement hiérarchique et social. L'homme de l'enseignement appartient plutôt aux professions supérieures : dans *Vérité*, Zola dépeint bien évidemment l'instituteur, mais il détaille avec plus de précision l'inspecteur primaire, Mauraisin, à la figure de traître, qui ne regarde que de côté et l'inspecteur d'Académie, Le Barazer. Lorsqu'elle apparaît, la femme n'est évoquée que comme institutrice, attachée aux rituels scolaires, mais sans véritable envergure intellectuelle. Ainsi est-ce le cas de M<sup>lle</sup> Rouzaire, l'institutrice présente au moment de la découverte de la victime :

C'était une rousse de trente-deux ans, pas belle, grande, forte, avec une face ronde, criblée de taches de rousseur, de gros yeux gris, une bouche décolorée, sous un nez pointu, qui annonçait une dureté rusée et avaricieuse. Bien que laide, elle avait eu, disait-on, des complaisances pour l'inspecteur primaire, le beau Mauraisin, ce qui assurait son avancement. Elle était d'ailleurs tout acquise à l'abbé Quandieu, le curé de la paroisse, aux capucins, aux bons frères eux-mêmes ; et elle conduisait en personne ses élèves au catéchisme et aux cérémonies religieuses.<sup>2</sup>

- 5 Pour prolonger cette première incursion, il faut la précision de la représentation du corps de l'enseignant exécutée par un écrivain fort éloigné des réalités d'un métier qui, à l'époque des années 1880, acquiert un capital symbolique particulièrement important. Les caractéristiques s'attachent à dépeindre le corps d'un individu et non le corps enseignant lui-même. L'exemple des hommes est, à cet égard, particulièrement évocateur. Les instituteurs sont multiples chez Zola. Pour ne prendre qu'un exemple, il convient de citer le personnage de l'instituteur Lequeu, dans *La Terre* en 1887. Il apparaît comme un être perpétuellement mal à l'aise, aux contradictions violentes, gardien d'un ordre scolaire mais prônant des théories anarchistes. Quelques notations suffisent à camper le personnage :

C'était le maître d'école, un fils de paysan, qui avait sucé la haine de sa classe avec l'instruction. Il violentait ses élèves, les traitait de brutes et cachait des idées avancées sous sa raideur correcte à l'égard du curé et du maire. Il chantait bien au lutrin, il prenait même soin des livres sacrés ; mais il avait formellement refusé de sonner la cloche, malgré l'usage, une telle besogne étant indigne d'un homme libre.<sup>3</sup>

- 6 Caractérisé par son « air rogue et maussade »<sup>4</sup>, il laisse une image particulièrement négative dans l'esprit et les propos des villageois :

À Rognes, tenez, ils ont un instituteur, ce Lequeu, un gaillard échappé à la charrue, dévoré de rancune contre la terre qu'il a failli cultiver. Eh bien ! comment voulez-vous qu'il fasse aimer leur condition à ses élèves, lorsque tous les jours il les traite de sauvages, de brutes, et les renvoie au fumier paternel, avec le mépris d'un lettré ?<sup>5</sup>

- 7 Dans *Le Petit Chose*, le personnage principal incarné par Daniel Eyssettes présente un tout autre visage. C'est l'angoisse ici qui domine et qui constitue véritablement une

situation de blocage dans la relation avec les élèves. Daniel Eyssette est maître d'étude et, à ce titre, il exerce auprès d'élèves peu amènes :

C'est si terrible de vivre entouré de malveillance, d'avoir toujours peu, d'être toujours sur le qui-vive, toujours méchant, toujours armé ; c'est si terrible de punir – on fait des injustices malgré soi –, si terrible de douter, de voir partout des pièges, de ne pas manger tranquille, de ne pas dormir en repos, de se dire toujours, même aux minutes de trêve : « Ah ! mon Dieu !... Qu'est-ce qu'ils vont me faire maintenant ? »<sup>6</sup>

- 8 Si le corps paraît passif, tout entier enfermé dans une perception négative, il va néanmoins reprendre contact avec la réalité, mais d'une manière forte, ici encore empreinte de violence. C'est un véritable corps à corps qui se déroule au moment où un élève, le petit marquis de Boucoyran, « terreur de la cour des moyens », refuse d'obéir et assène un coup de règle en fer au maître d'étude :

Le misérable tenait cachée sous sa tunique une énorme règle en fer. À peine eus-je levé la main qu'il m'asséna sur le bras un coup terrible. La douleur m'arracha un cri. Toute l'étude battit des mains.

« Bravo marquis ! »

Pour le coup, je perdis la tête. D'un bond, je fus sur la table, d'un autre sur le marquis ; et alors, le prenant à la gorge, je fis si bien, des pieds, des mains, des poings, des dents, de tout, que je l'arrachai de sa place et qu'il s'en alla rouler hors de l'étude, jusqu'au milieu de la cour... Ce fut l'affaire d'une seconde ; je ne me serais jamais cru tant de vigueur.<sup>7</sup>

- 9 Cette scène que ne renieraient pas certains observateurs de la vie scolaire contemporaine marque bien une évolution sensible. Les mots du corps, présents dans ce passage, manifestent la violence de la réaction tout en transformant réellement le personnage en une sorte d'animal furieux. Lorsque le corps est absent, c'est qu'il subit l'assaut de sentiments paralysants. Lorsqu'il est présent, il devient envahissant et métamorphose l'être : l'éducateur devient panthère.
- 10 La présence du corps est souvent plus manifeste quand il est question de l'institutrice. D'une manière générale, l'institutrice dépeinte par les romanciers naturalistes semble elle aussi aux prises avec des contradictions d'un autre type. Tantôt, elle est marquée par l'ennui le plus profond. Gustave Guiches présente le cas de Céleste Prudhomme dans son roman éponyme. Éduquée par des religieuses, formée aux principes chrétiens, elle connaît brusquement le succès en passant l'examen qui va la conduire à sa nouvelle profession. Le narrateur s'attache à la représenter au moment de l'épreuve :

Céleste portait l'uniforme du couvent, la robe noire tombant d'une pièce et cachant, déformant la poitrine grêle. Ses cheveux noirs, épais, aplatis en bandeaux, miroitaient dans les mailles de la résille, et dans cet encadrement, son visage ressortait ainsi qu'un médaillon de marbre d'une exquise pureté. La rugosité populaire, effacée par six années de frottement bourgeois, n'avait pas laissé la tache de son hâle sur le teint mat. Seul le front était bien de la race, un front étroit et entêté. Les yeux noirs aussi, agrandis par l'effarement exprimaient l'inquiétude, la souffrance d'une timidité combattue, une méfiance naturelle, une vague sentimentalité. Ils avaient le regard remontant qui s'essaie et quelquefois des lueurs vives, des fixités volontaires. La bouche, avec ses lèvres épaisses, des lèvres à baiser, rouge d'un sang fiévreux, de cette fièvre d'une jeunesse trop tôt éclatée, ainsi qu'une venue malsaine de chair et d'esprit.<sup>8</sup>

- 11 Le portrait est ici fort éloquent. Dans sa composition même, il traduit clairement l'évolution prochaine du personnage. Personnage marqué par une rigueur extrême, elle glissera lentement vers une sensualité que confirme sa liaison avec Jacques Mauvalon.

Maîtresse d'école, maîtresse d'elle-même, elle connaîtra le relâchement de l'ennui et la soumission aux sentiments les plus constants. Au fond le personnage aura toujours vécu une forme d'insatisfaction et donc de désir frénétique.

Elle ne pouvait éternellement durer, cette claustration qui verrouillait sa jeunesse, cette existence qui la vouait pour des gages de domestique au défrichage de cerveaux plus inentamables que le rocher de Sainte-Marie ! Et ce désert qui l'environnait, cette étendue plate, carbonisée, rasée de végétation sur laquelle pesait comme un brouillard de marécage, une inconsolable tristesse ! Pourtant la vie éclatait en elle, cognait son cœur à la briser, aiguillonnait ses sens avivés par les fièvres de ses lectures. Des souffles ardents cuisaient sa chair. Des tendresses impétueuses ou alanguies l'emportaient vers l'amour d'une créature qui serait toute à elle, qui la prendrait toute.<sup>9</sup>

12 Mais l'histoire d'amour fait long feu. La conscience professionnelle décline ; les élèves, les unes après les autres, rejoignent l'école confessionnelle. Céleste reçoit sa révocation et se suicide.

13 Sur un mode moins larmoyant, Louis Desprez et Henry Fèvre furent les écrivains du scandale. Dans *Autour d'un clocher*, les deux écrivains, dont le premier était le fils de l'inspecteur d'Académie du département de Haute-Marne, choisirent de dépeindre avec truculence et verve rabelaisienne les amours interdites de l'abbé Chalindre et de l'institutrice, Irma Delafosse dans le petit village haut-marnais de Vicq-Les-Deux-Églises. L'ouvrage qui fut condamné valut à l'un de ses auteurs, Louis Desprez, un mois d'emprisonnement à Sainte-Pélagie, en février 1885. Cette incarcération sera à l'origine de la maladie qui emportera Desprez en décembre de la même année. Il est évident que les portraits de l'institutrice avaient de quoi effrayer les nostalgiques de l'ordre moral. La dimension sensuelle est immédiatement présente lorsqu'est présentée l'institutrice, Irma Delafosse :

Rondelette, M<sup>lle</sup> Delafosse ; deux yeux languissants ; deux pupilles noires très larges, cerclées de jaune comme celles des grenouilles ; un nez qui se troussait du bout, pendu à un front bas où frisottaient des cheveux châtain ; deux lèvres rouges minaudaient ; une belle charnure, en somme, à corsage crânement gonflé et à gigues plantureuses.<sup>10</sup>

14 Extrait du texte, sans que soient données d'autres informations, le portrait dans sa truculence ne révèle rien qui ne serait propre à un agent de l'Instruction publique. C'est justement là que peut résider son intérêt. En effet, sans doute pourrait-il être question de corps inattendu. Loin de la rigidité initiale de Céleste Prudhomat, le corps d'Irma Delafosse attise la concupiscence de l'abbé Chalindre. Lors d'un déplacement à Chauny en Champagne – l'actuelle ville de Chaumont – l'abbé Chalindre observe Irma Delafosse dans le tortillard qui les conduit à la ville :

M. le curé s'était installé en face de M<sup>lle</sup> Delafosse qu'il se surprit, tout honteux, à dévisager. Oui, il la dévisageait, M. l'abbé, papillonnait de l'œil, frôlait les fossettes, les cils, le bout du nez, le coin des lèvres, le cartilage de l'oreille, si bien qu'il s'en léchait les babines et en avait l'eau à la bouche. Mais il se secoua, fit la grimace, se serra les cuisses, se tourna vers la portière où les vitres cliquetaient dans le tintamarre du train. La campagne défilait, affolée, comme saoule, déhanchée, culbutée, saccadée, titubant, les arbres trébuchant, les collines tournoyant sous le dévidement sempiternel du fil télégraphique.

M. le curé, étourdi, se rencoigna dans son angle, nez à nez avec M<sup>lle</sup> Irma. Gentillette vraiment, cette fille dodue au sourire fade. Du visage, M. le curé fit une descente dans le cou, visita le corsage dont le gonflement crâne l'intimidait, puis se risqua sur le ventre qui avait l'air de souffler d'aise et finalement jusque dans l'entrebâillure des cuisses où, sous l'étoffe, M. le curé devina probablement quelque

mignonne cachette à péchés, vu l'empourprement de ses oreilles qui en rougirent jusqu'au tympan, comme si le diable les lui eût tirées.<sup>11</sup>

- 15 Le lieu clos formé par le compartiment du wagon où se trouvent les voyageurs constitue l'endroit propice à une suspension de l'action et laisse place à un portrait effectué du point de vue de l'abbé Chalindre. Si le curé est toujours nommé par sa fonction, le personnage d'Irma Delafosse subit une transformation qui la fait passer d'un statut social reconnu (M<sup>lle</sup> Delafosse) à celui d'une femme plus marginale (M<sup>lle</sup> Irma) plus proche de l'image de la prostituée que de celle de l'institutrice. Dans le regard porté sur Irma s'opère donc une réflexion sur le jeu des limites et sur la transgression possible de ces limites. Le rappel de la mention du diable, en fin de séquence, souligne la conscience encore présente du risque que représente Irma Delafosse pour l'abbé Chalindre. Ce franchissement des limites aura lieu à plusieurs reprises dans une fièvre physique extrême. Le scandale est évidemment total : « L'Éducation publique dans les bras de la Religion »<sup>12</sup> conclut la lettre adressée au préfet par le conseil municipal de Vicq-Les-Deux-Eglises. L'affaire est entendue : l'abbé Chalindre, faute de fidèles, changera de diocèse, tandis qu'Irma Delafosse, ayant vu tous ses élèves quitter l'école, sera purement et simplement révoquée.
- 16 Il est intéressant de noter au terme de ce premier parcours deux images du corps de l'enseignant. Le corps masculin finalement peu développé n'intervient que de manière ponctuelle dans le déroulement de l'histoire. En revanche, le corps féminin apparaît comme beaucoup plus marquant et agissant. Le corps ne devrait pas exister, ni chez l'instituteur et moins encore chez l'institutrice, ni chez le prêtre, ni chez la représentante de l'Instruction publique, ni chez le représentant de l'Esprit saint. Mais ce corps apparemment absent réapparaît dans ses manifestations les plus crues. Il constitue en fait le cœur même de l'œuvre. Il est un agent de la narration : l'histoire met en scène le corps, ses configurations et ses actions. Refusé au départ, le corps réapparaît comme centre de gravité de l'histoire. Cette même histoire qui s'achève par la radiation même du corps.

## Le corps de l'enseignant au bord du récit

- 17 Pour un professeur, entrer dans le corps enseignant consiste à rejoindre un groupe, on dit souvent une corporation. On évoque parfois, de manière péjorative, l'« esprit de corps », formule intéressante sur laquelle il faudra revenir. Mais c'est souvent aussi quitter un corps. Le souvenir est encore présent du professeur ou du maître revêtu d'une blouse grise. Le « hussard noir de la République »<sup>13</sup> n'est-il pas, dans cette absence de couleur, et, dans le même temps, dans la fusion avec l'idéal républicain ? Choix de l'institution pour unifier un corps, mais aussi pour gommer toute singularité, l'instituteur est l'agent de l'institution.
- 18 Que disent alors les enseignants eux-mêmes ? C'est à ce parcours plus intime que je voudrais inviter maintenant. Il ne s'agira pas de reprendre des travaux descriptifs, assurés dans le champ des sciences de l'éducation<sup>14</sup> ou de rappeler l'incidence du corps dans l'activité pédagogique. Il s'agit d'essayer, répétons-le, de saisir ce en quoi le corps peut constituer un déclencheur de l'œuvre. L'enseignant-écrivain apporte beaucoup à la réflexion sur le métier d'enseignant, tout comme à la question de l'écriture. Il apparaît même souvent comme un des meilleurs théoriciens de la question de l'enseignement. La distance qu'il s'oblige à prendre avec son propre métier, avec son

expérience, permet au mieux d'associer théorie et expérience. Cette confiance une fois accordée à l'écrivain, nous pourrions alors étudier comment le corps de l'enseignant dans ses propres écrits peut apparaître comme absent, puis comment il se manifeste comme un corps voleur et enfin comme un corps valeur.

## Le corps absent

- 19 Lorsque le professeur se fait écrivain de son propre univers, de son univers de travail, il arrive fréquemment que l'essentiel du contenu ne traite en aucune manière du corps dans la classe, ni même du corps en lui-même. Il s'agit bien au contraire d'envisager les questions intellectuelles de l'enseignement, l'idéologie présente, plus souvent la certitude des pesanteurs et des difficultés. Le philosophe François George publie en 1973 *Prof à T*. Il raconte son histoire, celle de son affectation comme professeur de philosophie dans un lycée ardennais. L'ensemble de ce récit met en scène un jeune professeur, venu de 1968, fort controversé dans ses techniques d'enseignement. Si le professeur est perçu comme un trublion (l'inspectrice dira de lui qu'il est un « pitre, un polichinelle, un paltoquet, un pantin péniblement piteux »<sup>15</sup>), l'image qu'il donne du corps enseignant, duquel on aura compris qu'il se démarque très rapidement, est celle toute négative de sa soumission et de sa bêtise :

Les profs aiment être humiliés, ils aiment avoir la trouille. Leur vie est passionnante, pleine de suspense : quand viendra l'inspecteur ?<sup>16</sup>

- 20 La principale mention récurrente du texte de François George est celle de castration :
- Fonction de l'école. L'école dit : « donne-moi ton désir de vivre, je te donnerai en échange ton salut, non ça je ne peux pas, mais ton intégration sociale, c'est encore mieux, c'est plus concret ». Appelez ça castration si vous voulez.<sup>17</sup>
- 21 Ce radicalisme qu'il faut bien affubler du terme de comique, tellement aujourd'hui il semble avoir vieilli et être décalé face aux vrais enjeux de l'école, fait l'impasse sur les réalités sociales de l'enseignement. Il ne dit rien non plus des réalités physiques. Au fond, il rejoint cette écriture du ressentiment si fréquente lorsqu'il est question d'école et d'enseignement.

## Le corps qui trahit

- 22 Il faut bien reconnaître que l'évocation du corps de l'enseignant s'effectue dans des textes très contemporains. Les moments où apparaît le corps correspondent donc bien à des situations de référence particulièrement difficiles à vivre. La jubilation naturaliste n'existe plus, de même que n'existe plus cette inscription dans une histoire. Cependant, dès que le corps est inscrit dans l'œuvre, il semble jouer contre l'individu lui-même. Dès qu'il se manifeste, il se dérobe, il est atteint. Sa mention correspond souvent à renforcer la fragilité de l'enseignant. Alors que, souvent, les élèves sont évoqués dans leur activité, leur dynamisme, le corps de l'enseignant, tel qu'il est présenté apparaît comme particulièrement précaire. En quelque sorte, il vole à l'enseignant sa stabilité et la puissance dont il aurait besoin, il rend très précaire son action.

## Le corps défaillant

- 23 Dans cette perspective, il convient de ménager une place à la question du corps défaillant. Le récit multiplie les occasions de signaler la fragilité du corps. Dans *Le Portique*, Philippe Delerm raconte l'histoire d'un professeur de lettres, Sébastien Sénacal, dont le martyre se traduit par de constants vertiges. L'incipit du roman intègre immédiatement le corps :

Ce recul infime du corps, quand il ouvrait la fenêtre du salon donnant sur le jardin.

18

- 24 Le texte entier est placé sous le signe de ce recul initial. C'est le souvenir de Réglisse, le chat noir, mort deux ans auparavant, qui a laissé une trace précise qu'analyse Delerm dans son texte. Très vite, le narrateur commente l'attitude de Sébastien :

On garde tout. Les gens, les bêtes, les choses qu'on aimait sont là dans notre corps, nous attachent au-delà des mots. En d'autres temps, cette idée-là aurait beaucoup plu à Sébastien. Il avait tellement voulu habiter le monde avec des gestes, des rites, sentir se diffuser cette chaleur qu'il connaissait en lui. Mais quelque chose était tombé. Il se sentait si veuf et lourd, dans le petit matin, en reculant pour rien lorsqu'il ouvrait la fenêtre du salon. À cause de Réglisse ? Non, ce n'était pas une tristesse aussi précise. Plutôt comme une espèce de fragilité désagréable et vaine, et la fenêtre refermée n'y changeait rien. La tête presque vide, le corps lourd de mémoire, il était traversé.<sup>19</sup>

- 25 Très rapidement, la dépression se déclare au beau milieu de l'exercice professionnel :

C'était un vendredi matin, juste au début de sa journée au collège, à huit heures. Depuis quelque temps, Sébastien appréhendait les premières minutes de son premier cours. Ce quart d'heure passé, il retrouvait une assurance, des automatismes, parvenait à se détendre lui-même en lançant une plaisanterie. [...] Un vertige l'avait pris au moment de noter les demi-pensionnaires et les absents ? En relevant la tête il s'était senti vaciller : la salle n'était plus qu'un long couloir éblouissant, un élève l'interrogeait, mais il ne pouvait percevoir ses paroles. Il avait tenté de respirer, de se reprendre, s'était lancé dans la lecture à voix haute de la nouvelle de Giono *L'Homme qui plantait des arbres*. Mais rien à faire. Au bout de quelques phrases, il s'était mis à haleter, et les élèves avaient commencé à se regarder d'un air interrogateur. La jambe gauche de Sébastien tremblait. Il songea un instant aux six heures de cours qu'il devait assurer, et, blême, finit par s'excuser : Je...Je crois que je vais devoir vous quitter. Je ne me sens pas trop bien...<sup>20</sup>

- 26 Suivent alors de nombreuses séquences qui signalent le malaise du professeur tant dans son établissement, dans sa profession, que dans son existence privée. Le chevauchement des deux univers est manifeste et le malaise contamine tous les instants. Le professeur se sent ainsi bousculé par l'instauration d'un nouveau mode de fonctionnement auquel il n'adhère pas et qui contribue à renforcer le malaise qu'il éprouve. Le personnage fait le bilan de sa vie, comme son corps lui en intime l'ordre. Deux éléments vont lui permettre de sortir de l'impasse qu'il connaît : la construction d'un portique et une inspection. Le portique, qui sera détruit à la fin du roman, symbolise le signal d'une nouvelle entrée dans le monde plus familier avec lequel il doit renouer ; quant à l'inspection, un moment d'analyse particulièrement acerbe, elle est l'occasion de rompre avec le corps enseignant. Ici point de revendication, ni d'esprit de corps, mais la simple occasion de renouer avec sa propre intimité.

## Le corps incarcéré

- 27 Il ne serait pas exact de dire que le corps n'apparaît qu'amoindri ou affaibli. Il peut s'imposer aussi, mais le plus souvent, il est alors perçu comme un corps prisonnier. L'exemple de Pierre Bergounioux est tout à fait emblématique. Reprenant des notes d'une décennie<sup>21</sup>, le jeune professeur qu'il est alors (il est âgé d'une trentaine d'années) est affecté dans un collège de la région parisienne. Normalien, il partage son activité entre l'enseignement et la création littéraire et artistique (il est écrivain et sculpteur). Les premières années d'enseignement ne constituent pas une découverte. De nombreuses notes indiquent la difficulté d'accepter une forme de réclusion au sein du collège. Le rythme des jours de classe est lancinant, heureusement interrompu par les vacances qui, nous le verrons, constituent un véritable temps de transformation. L'espace perçu – le collège, la salle de classe – constitue un territoire particulièrement oppressant. C'est une impression d'enfermement que donne à vivre l'écrivain :

14 septembre 1982 – Ce jour sera, comme l'an dernier, celui que je sacrifierai tout entier au métier, au travail aliéné.<sup>22</sup>

- 28 Le travail quotidien du professeur est présenté par Bergounioux comme un moment de dissociation. À plusieurs reprises, au long de ces premières années, l'écrivain note une difficulté à se recomposer :

J'avais cessé de m'appartenir et c'est comme de relever d'une maladie, comme si j'avais perdu du sang, de l'être, en abondance.<sup>23</sup>

- 29 Le *Carnet de notes* rappelle combien la situation est difficile, pénible, mais Pierre Bergounioux sait aussi reconnaître que le sacrifice est limité dans le temps :

23 mars 1982 – Grisaille, fraîcheur. Mais qu'importe ! C'est un mardi, que je passerai tout entier au collège à troquer du temps, de la peine, des contrariétés contre la possibilité de subsister. Je sors fourbu, sans avoir pu m'instruire un peu à aucun moment. Mais de quel autre métier aurais-je pu m'accommoder ? Celui que j'exerce est le seul qui me laisse le temps d'explorer l'ombre énorme qui nous environne, de lire les livres qui l'éclairent comme des lampes. Sans le loisir de m'y enfoncer chaque fois que je peux, le plus longtemps possible, je crèverais.<sup>24</sup>

- 30 Cette note met bien en évidence tout le profit que l'écrivain peut tirer du métier qu'il exerce, tout en réaffirmant cette forme de claustration qu'il éprouve à maintes reprises.

## Le corps éreinté

- 31 Une autre manifestation apparaît de manière constante dans les notes de Pierre Bergounioux. Le corps est toujours très présent, mais toujours fatigué, épuisé. Les réseaux lexicaux, les images sont innombrables qui disent la fatigue de l'exercice d'enseignement. Bergounioux n'hésite pas à souligner combien il est « rompu », « vidé », « amoindri », « fourbu ». À maintes reprises, Pierre Bergounioux souligne qu'il est submergé « d'une âcre, d'une atterrante lassitude »<sup>25</sup>, que son ennui est « corrosif ». Les effets de l'enseignement à des classes passent même par la manifestation d'un emballement :

4 décembre 1981 : L'effort d'enseigner, l'acharnement que j'y mets me portent au cœur et me donnent des accès de tachycardie. Il faudrait prendre du recul avec les êtres, les choses, le métier, la vie. Mais c'est ce dont je suis incapable par tempérament.<sup>26</sup>

32 Les notes égrènent ainsi les multiples manifestations de la fatigue :

12-3-1983 – Il me semble gravir une longue rampe raboteuse en portant une charge qui s'appesantit à mesure, et la crainte d'être terrassé par la fatigue ajoute à l'effort.  
27

33 L'esprit, lui-même, est atteint :

3-6-1983 – Il fait beau et chaud, enfin. Comme la maîtresse est absente, Jean reste à la maison. Je le fais lire puis me rends au collège. Heures longues des vendredis après-midi. Je me sens gagné d'une fatigue écrasante. La liaison de l'âme et du corps se distend. Les gestes s'alourdissent, la pensée devient pénible, incertaine, floue, parler une opération difficile où j'hésite à me risquer.<sup>28</sup>

34 Par contamination, la réalité du monde se transforme :

16-9-1983 – Au collège à une heure, pour trois heures longues de cours. Ennui, fatigue. L'espace d'une seconde, je coule un œil vers le dehors que le soin fastidieux, fatigant d'enseigner, déréalise.<sup>29</sup>

35 L'image même du calvaire semble se dessiner. La réalité est là : le métier d'enseignant constitue avant tout une épreuve physique. Si les cadres de l'Éducation nationale insistent, auprès des jeunes enseignants notamment, sur l'idée que l'on embrasse là le plus beau métier du monde, ils omettent d'insister sur une des composantes majeures du métier d'enseignant : l'épreuve physique que constitue l'exercice de la profession. Reconnaissons tout de même que ces propos sont souvent tenus par ceux-là même qui ont quitté la relation quotidienne avec les élèves. Cependant, progressivement émerge de cette fatigue, de cette lente érosion de la « vocation » la conception de l'école que dessine Bergounioux :

25-9-1984 – En soirée, à Orsay, avec des collègues enseignants, un « camarade ouvrier élu ». Je développe les thèses rigoureuses que Bourdieu a avancées voilà vingt ans, sans convaincre mes interlocuteurs du caractère réformiste des mots d'ordre du Parti. Toute qualification professionnelle est bonne, à leurs yeux. L'école s'est acquittée de sa mission quand elle a fourni un titre, quel qu'il soit, à quelqu'un. Personne ne veut voir qu'elle ratifie l'inégalité sociale, qu'elle est, dans les sociétés développées, l'instrument majeur et méconnu comme tel, du maintien de l'ordre établi.<sup>30</sup>

## Le corps qui traduit

36 Il n'est cependant pas question d'en rester à une analyse purement négative de l'image du corps dans les écrits du corps enseignant. Pierre Bergounioux, lui-même, ne saurait figer ainsi l'image de sa profession. Le corps dans ses écrits, comme dans d'autres, constitue aussi la source d'une valeur beaucoup plus positive.

37 Il est vrai que le travail, tel que le présente Bergounioux entrave jusqu'à la pensée. Néanmoins, l'écrivain et le lecteur, unis dans la même personne, reconnaissent aussi que le corps, reposé, recréé par le temps de vacances, peut créer. L'ensemble du *Carnet de notes - 1980-1990* constitue un précieux recueil génétique. Bien que soit absent le détail des transformations que l'auteur fait subir à ses manuscrits, Pierre Bergounioux n'a de cesse d'évoquer le travail de l'écriture. Réservés aux moments sans classe, les moments d'écriture s'enchaînent. Ils apparaissent comme la continuité même. Si l'on suit ce que dit l'écrivain, si le métier n'est pas perçu comme créatif, il fait le lien. Il est cependant clair que Bergounioux cherche à sortir du corps enseignant pour entrer dans

le corps de l'œuvre. C'est à ce prix qu'il est possible de créer. Le corps rompu ne permet pas l'œuvre. Certains passages évoquent clairement ce passage :

1-3-1983 – J'enseigne avec entrain, tape des textes pour les quatrièmes, corrige des interrogations de grammaire. Je cherche des signes, au jardin. Les feuilles des lupins, des jonquilles, des lys, pointent.

Malgré la fatigue, je reprends mon récit au commencement. J'essaie de le purger des approximations, des gaucheries. Je fais des phrases trop longues. C'est un de mes vices. Je me crois tenu par mimétisme, d'envelopper une chose dans une seule et unique coulée syntaxique, alors que, justement, le registre symbolique est autonome, relativement.<sup>31</sup>

- 38 D'autres écrivains ont pris en compte l'importance du corps dans la spécificité du métier d'enseignant qui est la transmission. Dans *Présent ?*, la romancière et éditrice Jeanne Benameur développe une réflexion tout à fait singulière à partir du métier d'enseignant. Professeur de lettres, elle a quitté ce métier en 2000 car elle considérait que le métier d'enseignant n'était pas compatible avec le domaine de la création. Lourd et riche de son expérience, le récit rencontre tour à tour les principaux personnages d'un collège : la principale, la jeune élève qui porte un prénom américain (Cindie, Samantha, Lauren), le factotum et son regard, le professeur de sciences de la vie et de la terre, la voix du professeur de français. Tous sont soumis à l'importance du corps. Le titre lui-même, en faisant référence à l'appel en classe, intègre cette dimension du corps :

Un rituel.

Les professeurs s'assurent, nom après nom, que les élèves sont bien là.

De quelle présence s'assure-t-on ainsi chaque matin ?

On fait l'appel à l'armée, dans les prisons, à l'école.

Comme si, dans les lieux clos, il fallait toujours que la présence soit établie. Il faut un registre, une feuille ; il faut noter. C'est un comble.

Est-ce que la clôture crée le doute ?<sup>32</sup>

- 39 Les présents, ce sont bien les élèves « physiquement » là. Pour Jeanne Benameur, l'école est d'abord une présence et des présences. Néanmoins, deux manifestations du corps s'imposent dans l'ouvrage. Tout d'abord l'évocation de la situation de la jeune professeure de SVT qui s'absente de plus en plus souvent : elle est seule, délaissée, chez elle, elle fait à nouveau défaut :

Son corps enseignant, il est ici.

Son intelligence, sa patience, son savoir, tout pourrait sans caresse. Elle a besoin de mains sur elle. Elle se racornit, comme les feuilles de certaines plantes quand elles manquent d'eau. Elle peut juste attendre qu'il revienne ou qu'elle reparte le voir.

Toute la vie suspendue dans l'intervalle.

Sans son corps elle ne peut pas enseigner.

C'est comme ça. Elle n'a de tête que si tout le corps vit. Et elle a beau essayer de penser autrement, elle n'y arrive pas. Elle pense par la peau ; elle en avait la prescience, avant, quand elle était encore entière, heureuse, mais c'était juste jouer à se faire peur, un frisson. Maintenant depuis des mois ici, elle en a la preuve. Son corps la mène dans la vie et elle découvre un gouffre. Le corps peut manquer à l'appel.<sup>33</sup>

- 40 La situation ne s'améliorera pas jusqu'à la délivrance de l'été ou l'espoir de ne plus voir d'élèves. La présence du corps défaillant est ici évidente et le corps apparaît véritablement comme un langage. Le corps devient le traducteur du malaise, de l'incapacité profonde à affronter.

- 41 Mais, dans le livre de Jeanne Benameur, le corps est aussi ce qui permet l'accès à la littérature. C'est le professeur de français qui, par sa voix, permet l'entrée dans la langue et donc dans la littérature :

Combien de temps leur reste-t-il, à certains, pour entendre de vrais textes ? Dans combien de temps vont-ils se retrouver, abrutis, à vivre une vie dont on aura retiré tout le suc, une vie dont le temps se passera à gagner de l'argent en faisant des choses auxquelles on ne croit pas pour s'acheter des choses que d'autres passent leur vie à fabriquer et auxquelles ils ne croient pas non plus. Absurdité. Et la vie ? Et la vie dans tout ça ? C'est un gagne-pain la vie ? Nom de Dieu ! Alors quoi ! il ne leur donnerait pas, à ces jeunes gens, ces jeunes filles, au cœur encore battant, ce qui fait qu'il est là, lui, devant eux, présent ? Au nom de quoi ? d'un programme dont tout le monde se fout ? Et il continuerait pendant une heure puis eux puis toutes à s'emmerder et à les emmerder parce qu'il n'aurait pas osé, osé faire ce qu'il sent juste.

La seule vraie façon d'entrer dans une langue c'est par ce qu'elle a de plus beau, de plus secret. Comme une femme. Il faut la découvrir au-delà du fard et des petites rides d'application à la nullité quotidienne. On découvre une langue par son mystère, ce qui nous touche là où on ne savait même pas qu'on existait. C'est cela la littérature. Et rien d'autre. Et on est grand et on est beau quand on a pénétré un texte. Il n'y a pas d'autre voie. Il faut oser. La fureur et la douceur ? Extrêmes. Sans se poser de questions inutiles. Sans se laisser arrêter par les mots. Juste se laisser prendre. L'auteur, tous les auteurs veulent cela : être « pris aux mots ». C'est pour cela qu'ils écrivent. C'est pour cela qu'ils passent, seuls, oui seuls, tant d'heures dans leur vie. Leur silence ne vaut que par ça. L'entrée dans leurs mots. C'est leur espérance. Et lui, lui qui est professeur de lettres, il peut ouvrir par sa voix à tous ces jeunes gens, ces jeunes filles, la porte de leur silence. Alors, il lit, oui il lit. Et toute son espérance est que sa lecture les aide à grandir. Vraiment. Le professeur de lettres, pour la première fois, depuis quand ? prend place devant ses élèves.<sup>34</sup>

- 42 Si le corps paraît souvent défaillant, la voix permet de révéler le monde, de donner accès à l'image, et, dit Jeanne Benameur, de conduire à la liberté.
- 43 Au terme de ce double parcours qui a conduit du corps inscrit dans l'œuvre au corps obstacle ou catalyseur de l'œuvre, il reste à poser la question de la valeur qui, en soi, fonde le texte et l'amène précisément au statut d'œuvre. Dans les deux cas, le corps apparaît comme central, quand bien même sa place varierait. Mais là n'est finalement pas la question.
- 44 Dans un article récent, issu d'un colloque intitulé « Qu'est-ce qui fait la valeur d'un texte ? », François Rastier définit deux conditions indispensables à la reconnaissance du texte comme œuvre :

Cela dépend du caractère qui le rend singulier, irremplaçable et lui permet ainsi d'ouvrir la tradition interprétative qui peut l'ériger en classique. Si l'on identifie ce caractère au style, une perspective subjectivante peut le rapporter à l'auteur et l'expliquer par sa biographie psychologique, alors qu'une perspective objectivante le rapporte à des formes textuelles particulières.<sup>35</sup>

- 45 Ainsi, le roman naturaliste fait du corps le centre de l'histoire racontée, mais, paradoxalement, les romans en question, *Autour d'un clocher* et *Céleste Prudhomat*, n'ont pas laissé grand souvenir dans les mémoires. D'autre part, les textes de Philippe Delerm, Jeanne Benameur et Pierre Bergounioux réunissent les conditions évoquées par François Rastier, mais la distance temporelle qui nous sépare de leur parution et qui apparaît comme nécessaire pour les fonder comme classiques n'a pas encore eu ses effets. Corps de l'enseignant faisant œuvre : il est difficile de l'affirmer précisément. L'esprit de corps résiste. Au fond, ne peut-on pas considérer simplement

le corps comme force agissante du point de vue narratif et source d'une œuvre du point de vue génétique ?

---

## NOTES

1. Le roman transpose dans l'univers scolaire l'Affaire Dreyfus : au tout début des vacances scolaires, un jeune enfant Zéphirin est retrouvé assassiné après avoir été violé. « Et là sur la descente de lit, le pauvre petit corps de Zéphirin gisait, en chemise, étranglé, la face livide, le cou nu, portant les marques des abominables doigts de l'assassin. La chemise souillée, arrachée, à demi-fendue, laissait voir les maigres jambes écartées violemment, dans une posture qui ne permettait aucun doute sur l'immonde attentat ; et l'échine déviée apparaissait, elle aussi, la pauvre bosse que le bras gauche rejetait par-dessus la tête, faisait saillir. Mais cette tête, malgré sa pâleur bleue, gardait son charme délicieux, une tête d'ange blond et frisé, un visage délicat de fille, aux yeux bleus, au nez fin, à la bouche petite et charmante, avec d'adorables fossettes dans les joues, lorsque l'enfant riait tendrement. » (ZOLA, 1014). L'instituteur juif Simon est accusé car il semble avoir été confondu par une boule de papier qui a servi à bâillonner la victime. Cette boule de papier contient un modèle d'écriture « Aimez-vous les uns les autres » qui peut révéler le coupable. Après une longue enquête, le véritable coupable est découvert : il s'agit du frère Gorgias, un des religieux enseignant à l'école religieuse voisine.

2. Émile Zola, *Vérité*, in *Œuvres complètes*, t. VIII, Paris, Cercle du livre précieux, 1964, p. 1014.

3. É. Zola, *La Terre*, in *Les Rougon-Macquart*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », t. IV, 1966, p. 409.

4. *Ibid.*, p. 498.

5. *Ibid.*, p. 491.

6. Alphonse Daudet, *Le Petit Chose*, Partie I, chapitre 7, in *Œuvres*, t. 1, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », 1986, p. 50.

7. *Ibid.*, p. 67.

8. Gustave Guiches, *Céleste Prudhomat*, Paris, Arthème Fayard, « Sélect Collection », s.d., p. 7.

9. *Ibid.*, p. 20.

10. Louis Desprez & Henry Fèvre, *Autour d'un clocher, roman de mœurs paysannes*, Aiglemont, Mont Analogue, 1992, p. 55.

11. *Ibid.*, p. 97.

12. *Ibid.*, p. 255.

13. Formule propre à Charles Péguy dans *L'Argent* (1913) : « Nos jeunes maîtres étaient beaux comme des hussards noirs. Sveltes ; sévères ; sanglés. Sérieux, et un peu tremblants de leur précocité, de leur soudaine omnipotence. »

14. On peut ainsi se reporter au livre de Claude Pujade-Renaud, par ailleurs auteur d'une œuvre romanesque importante, intitulé *Le Corps de l'enseignant dans la classe*, Paris, éditions ESF, 1983. Issu d'une thèse, l'ouvrage prend appui sur une enquête fondée sur des entretiens menés avec des professeurs. C. Pujade-Renaud évoque « le mal-être de l'enseignant », « l'appréhension du corps des élèves », « l'autorité naturelle en question » (passant par le corps), « la tenue vestimentaire », « la sexualisation du rapport pédagogique » et « le jeu du contact et de la distance ».

15. François George, *Prof. à T.*, Paris, Union générale d'éditions, « 10-18 » ; 1098, 1976 (1973), p. 105.
  16. *Ibid.*, p. 100.
  17. *Ibid.*, p. 138.
  18. Philippe Delerm, *Le Portique*, Paris, Gallimard, (Éditions du Rocher, 1999), « Folio » ; n° 3761, 2002, p. 11.
  19. *Ibid.*, p. 12-13.
  20. *Ibid.*, p. 21.
  21. Pierre Bergounioux a publié trois tomes couvrant les années 1980-1990, 1990-2000 et 2000-2010 (éditions Verdier). Nous ne nous intéresserons qu'au premier de ces volumes.
  22. Pierre Bergounioux, *Carnet de notes, 1980-1990*, Lagrasse, Verdier, 2006, p. 151.
  23. *Ibid.*, p. 292.
  24. *Ibid.*, p. 112.
  25. *Ibid.*, p. 92.
  26. *Ibid.*, p. 91.
  27. *Ibid.*, p. 189.
  28. *Ibid.*, p. 210.
  29. *Ibid.*, p. 246.
  30. *Ibid.*, p. 342.
  31. *Ibid.*, p. 186-187.
  32. Jeanne Benameur, *Présent ?* Paris, Denoël, 2006 (Gallimard, « Folio » ; 4728, 2008, p. 14-15).
  33. *Ibid.*, p. 36.
  34. *Ibid.*, p. 85-86.
  35. François Rastier, « Du texte à l'œuvre : la valeur en question », in Christine Chollier (dir.), *Qu'est-ce qui fait la valeur du texte ?* Reims, Éditions et presses universitaires de Reims, 2011, p. 67.
- 

AUTEUR

**JEAN-MICHEL POTTIER**

Université de Reims Champagne-Ardenne, CRIMEL